

Christine Dura Téa

Le travail – de la parole dans la cure – rend libre ?

Notre analysante interpelle souvent l'analyste et demande si le travail de la cure rend libre, si le travail de la parole rend libre, elle fait souvent cette comparaison entre le fait d'être entrée en analyse à un moment de sa vie où elle ne pouvait faire autrement, et pourquoi des êtres humains étaient entrés dans le camp de concentration d'Auschwitz, n'ayant pas d'autre issue qu'une mort certaine.

Sur le haut de la porte aussi de l'analyste elle aurait lu une autre variante de l'énoncé « Arbeit macht frei » une autre variante, c'est-à-dire « le travail de la parole dans la cure - rend libre ». Et elle n'aurait pas hésité une seconde au nom de cet énoncé à entrer mais dans son cas en espérant choisir la vie et la liberté, cependant elle ne savait encore que justement ces deux-là étaient incompatibles !

Et que ce qui se mettrait au travail, c'est son savoir inconscient. Le savoir en tant qu'inconscient, en tant qu'en elle « ça travaille » et qui implique la supposition que quelque chose existe et qui s'appelle « l'être parlant » car il n'y a d'être que de parler.

Une analysante depuis bien longtemps en analyse, et qui régulièrement interroge l'analyste sur la question de la fin de cure raconte ce rêve, elle dit comme à l'accoutumée :

« L'autre soir je me suis couchée très tôt après une journée de travail difficile.

J'ai laissé mon mari et mon fils dans une pièce éloignée de ma chambre, car j'attendais avec impatience de m'endormir et de m'abandonner dans le sommeil, d'ailleurs je me suis endormie très vite...

J'ai rêvé..., j'ai rêvé que je m'étais installée pour un voyage, j'étais couchée sur une petite couchette, où il y avait juste la place pour mon corps, peut-être la couchette d'un train, peut-être la couchette d'un avion... et après un silence elle dit, peut-être ce divan, là où je suis couchée maintenant... et donc je suis bien installée mais je ne peux pas bouger, il y a juste la place pour mon corps, mais j'y suis bien, prête à dormir pour ce voyage, je n'ai jamais pris beaucoup de place pour dormir. Et puis je sens sur ma gauche une présence qui se rapproche, je ne sais pas ce que s'est, et du côté droit aussi mais surtout du côté gauche, la présence se rapproche, je me dis qu'il s'agit d'un bout, d'un morceau de présence humaine, vivante, et cette pensée me suscite de l'horreur, de l'INADMISSIBLE, car de chaque côté, ces morceaux vivants me poussent et pourtant je reste là, je ne bouge pas, et puis la présence fait pression, se rapproche et me pousse et je me dis que ma couchette est bien trop juste, et que je ne pourrais plus tenir dans cet espace.

Je voudrais crier mais je n'y arrive pas. Et puis je réalise qu'il faut que je m'éjecte de ma couchette qu'il n'y a pas d'autres solutions, et au moment où je me libère, je me mets à pousser deux cris d'effroi, comme un appel à l'aide, et je me réveille, mes cris ont été entendus, mon mari et mon fils, se sont précipités.

Elle continue et elle dit, en réfléchissant, je pourrais dire que ce qui me fait crier, ce n'est pas tant la présence qui se rapprochait, car j'aurais pu rester sur ma couchette et supporter mais ce qui me fait crier, c'est le fait même de m'être éjectée, et qui a causé ces cris d'horreur, ce qui est inadmissible c'est de m'être éjectée, ce sont mes cris qui m'ont libérée, qui m'ont réveillée et certainement libérée de ce rêve. Mais ces cris m'ont obligée dit-elle en me réveillant, à savoir que j'avais quitté la couchette, que j'avais laissé un trou.

Elle continuera ses associations autour de son mari et de son fils, le père et le fils dit-elle, et moi le Saint-Esprit, elle reconnaît que ses deux cris leur seraient adressés, pour les faire venir, seraient-ils ces morceaux de présence du rêve qui la poussent jusqu'à la faire s'éjecter ? Mais en même temps pourquoi les faire faire venir en criant ? Serait-il question d'amour, les faire venir dit-elle pour vérifier qu'elle reste encore l'objet de leur préoccupation, de leur amour. Dans la suite de ces associations, elle dira, avant pour moi derrière le fils il y avait le père, voilà c'est une idée bien catholique ! Mais depuis quelque temps derrière le père il y a le fils et cela n'est plus vraiment catholique...

Que veut-elle dire ?

Désignerait-elle enfin d'un amour civilisé celui que nous promet Lacan dans le séminaire « Les noms dupes errent » dont elle connaîtrait enfin les règles du jeu, et lui permettrait de tisser son nœud à trois ? Le père, le fils, et le Saint-Esprit, le Saint-Esprit, le réel celui qui fait trois avec le père, le symbolique, et le fils, l'imaginaire.

L'analyste ne dira rien à l'analysante de ce rêve, mais il aura entendu, la comparaison de la couchette et du divan, se tenant le plus souvent debout à gauche du divan ; venant regarder parfois l'analysante, il est bien ce morceau dont l'analysante n'en voit plus le bout et qui par sa présence la pousse à dire, elle voudrait bien s'allonger là et s'endormir, mais cette présence réelle, ce morceau la pousse à dire, à se dire, en tant que s'y rend compte pour elle à chaque fois, la place d'un savoir.

Ce « pousse à dire » à entendre comme Lacan nous l'enseigne dans la leçon 4 du séminaire « les noms dupes errent », car toute parole n'est pas un dire... « Un dire est de l'ordre de l'événement. C'est pas un événement survolant, ce n'est pas un moment de connaître. Pour tout dire ce n'est pas de la philosophie. C'est quelque chose qui est dans le coup. Dans le coup de ce qui nous détermine en tant que ce n'est pas tout à fait ce qu'on croit. C'est pas toute sorte de condition, comme ça « locale », de ceci, de cela, de ce après quoi on baille, du Réel, ce n'est pas ça qui nous, êtres parlants, nous détermine. Et ceci tient très précisément à ce pédicule de savoir, court, certes, mais toujours parfaitement noué, qui s'appelle notre inconscient, en tant que

pour chacun de nous ; ce nœud a des supports bien particuliers. »

Elle continuera ses associations car elle est plutôt fière de son rêve, elle demande avec ironie si elle pourrait présenter ce rêve à un jury de la passe pour témoigner de sa fin d'analyse, pour témoigner de son fantasme fondamental dont la structure serait à rapprocher du fantasme « on bat un enfant », est-ce que ce rêve ne serait pas une illustration de ce fantasme ? Dont elle pourrait faire la démonstration de sa libération de son masochisme primordial, voir inaugural de son entrée en analyse.

En effet, elle évoque souvent, et se plaint de ce qui la fait rester dans telle ou telle situation, supporter telle ou telle pression de la vie, et qu'elle associe à du masochisme. Et souvent elle a pu dans des moments de tristesse, de « lâcheté morale » comme le dit Lacan, dans des moments d'abattement ne pouvoir plus faire face à la vie, à ses obligations, à ses échecs, évoquer la mort comme solution finale.

Mais là, elle se demande si cet acte de s'éjecter ne serait pas de l'ordre d'une séparation, d'une libération, d'un autre ordre...

Que faut-il en entendre ? Dans l'analyse que Freud fait du fantasme « un enfant est battu », dans la version inconsciente du fantasme, « mon père me bat », le sujet est en position masochique, il se trouve à la place de l'objet de l'Autre, objet maltraité, rebut de l'Autre, ce chien sous la table. En revanche, la version élaborée au niveau conscient, « un enfant est battu », met le sujet en position de témoin regardant une scène et en tirant une jouissance sexuelle à connotation sadique, c'est l'autre qui est en place d'objet maltraité.

Pour revenir à la formule du masochisme primordial, telle que Lacan la définit dans le séminaire « Le désir et son interprétation » que nous travaillons avec certains d'entre vous, ce qui pourrait intéresser notre analysante c'est justement « ce moment où le sujet va chercher au plus près sa réalisation à lui de sujet dans la dialectique signifiance, c'est-à-dire qu'il a perçu au travers de l'autre qui a été précipité de sa dignité de sujet, il a perçu que c'est dans cette possibilité même d'annulation subjective que réside tout son être en tant qu'être existant, et que c'est en frôlant cette abolition qu'il peut subsister comme être sujet à vouloir, comme être qui peut émettre un vœu ».

C'est là, et j'en ferai l'hypothèse, c'est dans cette retrouvaille avec la dialectique signifiance, sans cesse renouvelée dans l'analyse que le sujet pourrait bien s'éterniser et entretenir son masochisme primordial dans le travail de la cure car ce qui nous possède comme sujet n'est rien d'autre qu'un désir, est qui plus, est désir de l'autre, désir par quoi nous sommes d'origine aliénés, mais cette retrouvaille, dans cette douleur d'exister le fait sujet désirant.

Alors comment en sortir ?

De quoi donc pourrait-elle témoigner lors du jury de la passe, comment illustrerait-elle son nœud borroméen à trois, ce nouage entre l'imaginaire, le symbolique et le réel, ce qu'elle désignerait de nouage Réel entre le Père, le fils et le Saint-Esprit, c'est-à-dire les trois du réel, en tant que le réel lui-même est trois car « ce nœud borroméen à trois

nous dit Lacan aurait au moins la prétention d'aller un peu plus loin que ce tournage en rond de la jouissance, du corps et de la mort. »

À condition que notre analysante n'en reste pas à la version – père-version- de l'amour chrétien. C'est-à-dire dans l'amour chrétien : « le désir a été poussé là où le Réel lui-même est un moyen entre le symbolique et l'imaginaire et bien si ce Réel est bien la mort là où le désir fut chassé dans l'amour courtois, ce que nous avons c'est le masochisme, non pas qu'il soit le véhicule de la mort il n'y a nous dit-il que les psychanalystes pour le croire, mais le moyen pour unir la jouissance et le corps. »

Comment témoignerait-elle de ce bord du trou, qu'elle rencontre dans le rêve au moment même où saisie d'horreur et d'inadmissible elle s'éjecte de la couchette et quelle écriture proposerait-elle au jury de la passe ?

L'analysante, elle continue ses associations et reconnaît qu'il s'agit là bien plus d'un cauchemar que d'un rêve, - peut-être bien un cauchemar dans un rêve, qui viendrait traduire ce qu'il en serait de sa division subjective. Alors qu'elle aurait pu s'abandonner à cet autre espace,- cette suspension du devoir phallique comme dit Melman, que peut représenter le sommeil pour chacun d'entre nous, où il n'est plus nécessaire de répondre à ses devoirs et où le rêve nous le savons a la fonction de protéger le sommeil, son cauchemar est venu faire émerger une figure inconnue et menaçante, dans ces associations elle dira :

Qu'est ce qu'ils me veulent ? Qui sont-ils ces morceaux ? Et donc qu'est-ce que je suis ? Comment puis-je exister avec celui-là dont je ne sais pas d'où il sort ? Un cauchemar ça réveille dit-elle ! Mais de quoi donc je voudrais m'éjecter, me libérer, est ce que le travail de la cure rend libre ? Ce morceau, cette présence, qui me pousse à m'éjecter est-ce de l'Autre ou de moi ?

Dans le séminaire « le désir et son interprétation », Lacan éclaire la question du Wunsch, du souhait, du vœu, que viserait le rêve selon Freud.

Je vous recommande la lecture du séminaire d'hiver 2010 de L'ALI : « la grammaire de L'inconscient, la signifiante du rêve, nouvelles études sur la Traumdeutung » textes sur lesquels j'ai pu m'appuyer.

Alors qu'est ce que donc que ce souhait qui serait à l'œuvre dans le rêve ? Dans ce rêve, est-ce un besoin ou l'expression d'un désir ?

Lacan, lui, va faire passer le rêve du côté de la métaphore, dans ce même séminaire il dit ceci, « le rêve n'apporte avec lui aucune autre satisfaction au niveau du Wunsch, c'est-à-dire une satisfaction, si l'on peut dire verbale. Faut-il comprendre là qu'il n'y a pas là de significations à retrouver ? Le moyen dans la cure qui peut permettre de faire surgir ces signifiants nouveaux dans l'ordre de la langue, dans le récit du rêve, c'est l'amour de transfert comme métaphore substitutive à celles qui doivent advenir, à celles qui sont attendues.

Car l'amour est le rapport du réel au savoir, la psychanalyse est un moyen, c'est à la place de l'amour qu'elle se tient. Est-ce à dire que

le transfert, ce soit l'entrée de la Vérité, dont justement le transfert est la découverte, la vérité de l'amour. Cet amour civilisé dont notre analyse commence à connaître les règles du jeu avec le père et le fils.

Car pour Freud la signification de l'accomplissement du souhait dans le rêve reste infantile, il reste du registre de l'incestuel infantile, ce n'est que plus tard que Freud évoque le terme du surmoi dans son travail sur le rêve ce qui peut nous conduire à traduire ce terme de Wunsch non plus en plaisir, en désir, mais en jouissance, y compris comme Lacan le dit, l'impératif de jouissance, c'est-à-dire Jouis. Aussi Freud se demandera mais, cet accomplissement de souhait, il apporte du plaisir à qui, puisque cette interprétation donnée produite au sujet, le plus souvent, il n'en veut pas ; Ce n'est qu'en réintroduisant la dimension de l'Autre comme point structural, que nous pouvons passer du sujet rêveur, au sujet du rêve comme nous disons le sujet du poème. Si le désir est toujours désir de l'autre, le sujet ne fait qu'en recevoir le message sur un mode plus ou moins inversé ou direct.

Car dans ce rêve quelle interprétation en donner ? Faut-il le lire du côté d'un accouchement ou d'un suicide ? De la vie ou de la mort ?

L'analyste, arrêtera la séance sans laisser à l'analysante s'embarquer dans des développements de cet ordre.

Il pose de ce fait un point d'arrêt à l'interprétation. Car à quel moment comme le dira Lacan dans RSI, à quel moment le réel fixe-t-il un point d'arrêt au glissement continu du symbolique et de l'imaginaire, à quel moment ça se ponctue ? Ce qui ne signifie pas que ça se conclut, Il ne s'agit pas de mettre du tout là où Freud avait mis du Pas tout.

Nous voilà revenus à la question qui intéresse notre analysante qui après des années de travail dans sa cure se voudrait libre ! Libre de ce morceau, de cette présence vivante, libre de cette couchette qu'elle obstruait de son corps. Libre de ce « pousse à dire »....

Mais c'est oublier ce que nous dit Freud, il nous dit que c'est l'inaccompli qui est le moteur du rêve, et dans ce registre s'inscrit l'inaccompli du désir, c'est-à-dire son échec essentiel, et donc il y a là quelque chose qui n'est jamais terminé.

Melman nous dit que la « physiologie du signifiant suffit pour faire que cet inaccompli fondamental soit à l'œuvre dans le rêve ».

Mais qui travaille dans la cure ?

Car notre analysante interpelle souvent l'analyste et demande si le travail de la cure rend libre, si le travail de la parole rend libre, elle fait souvent cette comparaison entre le fait d'être entrée en analyse à un moment de sa vie où elle ne pouvait faire autrement, et pourquoi des êtres humains étaient entrés dans le camp de concentration d'Auschwitz, n'ayant pas d'autre issue qu'une mort certaine.

Sur le haut de la porte aussi de l'analyste elle aurait lu une autre variante de l'énoncé « Arbeit macht frei » une autre variante, c'est-à-dire « le travail de la parole dans la cure - rend libre ». Et elle n'aurait

pas hésité une seconde au nom de cet énoncé à entrer mais dans son cas en espérant choisir la vie et la liberté, cependant elle ne savait encore que justement ces deux-là étaient incompatibles !

Et que ce qui se mettrait au travail, c'est son savoir inconscient. Le savoir en tant qu'inconscient, en tant qu'en elle « ça travaille » et qui implique la supposition que quelque chose existe et qui s'appelle « l'être parlant » car il n'y a d'être que de parler.

En effet, notre analysante pourrait trouver des réponses à ces questions dans la conférence de Charles Melman du 8 octobre 2010 à Bruxelles, « Berthe au lit ou les ruelles de la parole ».

Car « en entrant en analyse elle a choisi cette pratique bizarre, de s'allonger sur un divan, pour parler, avec la proposition qui lui a été faite que ce soit en toute liberté, sans contrainte, de dire tout ce qui vient à l'esprit, et que l'efficacité de la cure est liée justement au respect de cette règle fondamentale, de se mettre à parler en toute liberté à quelqu'un qu'on ne voit pas, qu'on ne connaît pas ; et qu'on ne sait en rien ce qu'il veut. Qu'est ce qu'il veut ?

Alors notre analysante a très vite fait l'expérience que cette parole, à qui est offerte ainsi la plus grande liberté, peu importe si elle est agressive, si elle est obscène, si elle est injuste ou autre chose, et bien cette parole était néanmoins orientée, vectorisée et que cette parole en toute liberté, même si parfois elle n'était pas toujours confiante et spontanée, venait inéluctablement tourner autour du même problème, c'est-à-dire une forme d'impossible où en tant que sujet elle était confrontée.

Sa parole la ramenant toujours dans sa plainte que ce soit dans sa famille, au travail, dans ces relations intimes..., à une carence, une frustration dont elle se plaint et dont elle voudrait souvent se libérer et qui se trouve en fait organisatrice de toutes ses relations à autrui et à elle-même.

Ce point nous informe là que pour ceux qui se voudraient libres dans leur parole individuelle, se trouvent en fait contraints, même libérés de toutes références morales ou collectives, leur parole va se trouver soumise, contrainte par la nécessité d'être attaché à un objet de satisfaction, qui peut confiner à l'addiction.

Aussi comment ce qui a été la mise en place d'un défaut radical dans son histoire, d'un trou et qui manque est venu en fait organiser sa vie ?

Car dans le travail de la cure, la question reste bien de voir, si, à ce défaut-là, ce défaut marqué, peut venir se substituer un autre qui vienne travailler, faire travailler, rendre disponible cet impossible, le rendre disponible pour une vie sexuée, sexuelle, qui ne soit pas dominée par la revendication et le sentiment d'inadéquation, car c'est bien là l'un des apports fondamentaux de la psychanalyse, c'est que la vie sexuelle est elle-même maintenue par une forme d'impossible, par un trou.

Ce trou Freud l'a théorisé avec le complexe d'Œdipe, en mon-

trant que la vie sexuelle est conditionnée par le renoncement à l'objet qu'on aurait pensé capable de venir combler entièrement le désir. Freud est venu rendre compte par une historisation, un mythe, de ce qui est en fait une situation de structure, et que l'analysante a rencontré dans les limites de sa propre parole, car sa parole, elle le sait maintenant ne sera jamais libre car elle est organisée par le type d'impossible qui lui est propre et qui est venue mettre en place ce qui entretient justement sa parole, et surtout son effort, son travail, et ses désirs.

Alors elle se demande si son rêve pourrait venir enfin illustrer que la meilleure liberté qu'elle puisse s'accorder, trouver dans sa parole c'est finalement celle qui lui permette en tant qu'être parlant de ne plus s'organiser autour de ce manque qu'elle bouche peut-être bien de son masochisme primordial, mais de considérer la valeur créatrice de ce trou qu'elle a libéré – de ces cris - et qu'elle laisse désormais disponible à ce « pousse à dire », à ce savoir qui s'invente pour venir nourrir son désir et son activité.

Mais pourquoi son masochisme primordial bouchait ainsi la place ?

L'analysante réinterroge alors la question de la pulsion de mort qui reste pour elle une énigme, mais c'est surtout et aussi l'énigme de l'espèce humaine comme telle. Car ce qui distingue l'homme parmi les animaux c'est qu'il est le seul à se suicider, chez les animaux, les baleines par exemple, quand cela se produit, il leur manque une portée d'acte. Mais l'homme est aussi le seul à savoir qu'il mourra, ce qui introduit déjà implicitement la question du langage humain, condition d'un tel savoir. Enfin il est aussi celui pour qui le sens de la vie se pose et est déjà imbriqué avec le sens de la mort.

Il est intéressant de suivre les développements, autant chez Freud que chez Lacan de ce concept de pulsion de mort. Après l'avoir pensé par rapport à la pré-maturation de la naissance, puis au trauma du sevrage ensuite à la jouissance narcissique. La pulsion de mort est mise en rapport avec l'aliénation du sujet dans le langage.

Et c'est bien là que la question de notre analysante, « le travail de la parole dans rend libre » se repose :

En effet une autre lecture de ce rêve nous apparaît alors. Pour échapper à l'aliénation langagière pure qui la renvoie chaque fois d'un signifiant à l'autre, le sujet réinterroge la chaîne signifiante sous la forme du discours de l'Autre ? Lacan situe ici le fantasme du suicide : que manquerait-il à l'Autre du fait de ma disparition ? Par là le sujet se fait être ce qu'il imagine comme manque dans l'Autre ; il se fait être l'objet de l'autre dans le fantasme. Cet objet, c'est l'objet pulsionnel, l'objet perdu du sevrage ou quelque autre objet a, qui était caché dans le montage narcissique. Objets perdus comme le sein et les fèces, objets inassimilables comme le regard et la voix. En se faisant objet a de l'Autre dans le fantasme fondamental, le sujet se trouve en position masochiste- au sens du masochisme primordial dont parle Freud. Il se vit comme rien, rebut, déchet, tandis que l'Autre est intériorisé comme surmoi, impératif de jouissance qui est pure pulsion de mort.

Car Lacan dans le séminaire « les non dupes errent » démontre

à la leçon 8 que Freud fait un collapsus, un glissement en désignant de masochisme la prétendue conjonction de cette jouissance sexuelle et de la mort, en effet pour Freud il n'y a de mort que là où il y a reproduction de type sexuel et si la vie va à la mort, il est difficile d'éliminer du sexe, la jouissance. Mais Freud, justement n'a pas le maniement du nœud borroméen, cela conduit Lacan à conclure que le masochisme est un cliché.

Et la clinique nous enseigne que c'est un savoir, un savoir faire même. Un savoir qui s'invente et qui n'est pas à la portée de tout le monde, que c'est une façon d'établir un rapport entre la jouissance et la mort. Lacan nous démontre que nous inventons un truc pour combler le trou dans le réel. Là où il n'y a pas de rapport sexuel, ça fait « traumatisme ». On invente ce qu'on peut, bien sûr. Quand on n'est pas malin, on invente le masochisme.

Mais Lacan nous dit qu'il y a des savoirs plus intelligemment inventés. Et c'est bien en ça que le réel, non seulement là où il y a un trou, ça s'invente, mais que ce n'est pas impensable que ce ne soit pas par ce trou que nous avançons dans tout ce que nous inventons du Réel, qui n'est pas rien parce qu'il est clair que où ça marche le réel, c'est que nous le faisons entrer comme trois, cette chose bâtarde...

Notre travail se poursuivra dans les lectures à venir...